

Peut-on s'assurer contre la pensée magique ?

De l'homme, du lait ou de la mouche, qui est la victime : interrogations à propos de la publicité d'une compagnie d'assurance

Par

Maggy Bieulac-Scott, Responsable de l'Ocha

Au cours de ce week-end caniculaire de la mi-juin, feuilletant Télérama, je suis tombée sur une page qui m'a donnée une première impression bien agréable de fraîcheur. La deuxième impression était de surprise : sur la page de gauche, un verre de lait avec une mouche dedans. Le tout accompagnant un message d'une compagnie d'assurance : « Non. Le risque zéro n'existe pas. »

Evidemment, le verre de lait avec la mouche dedans m'a évoqué immédiatement les travaux du psychologue américain Paul Rozin. Ces travaux avaient été présentés lors du Colloque international transdisciplinaire que l'Ocha avait organisé en octobre 1994 sous la direction de Claude Fischler et qui avait pour thème « Pensée magique et alimentation aujourd'hui ».

Ce colloque a donné lieu à deux publications, un ouvrage chez Autrement/Ocha et le N° 5 des Cahiers de l'Ocha.

Dans un texte intitulé « La magie sympathique », Paul Rozin en effet décrit et illustre les deux lois de la pensée magique : la loi de contagion, qui peut se résumer par la formule anglais « once in contact, always in contact », et la loi de similitude, qui peut se résumer par « l'image égale l'objet ». Ces deux lois peuvent fonctionner sur le mode positif (la cuisine de grand mère, par exemple) ou sur le mode négatif (un aliment touché par un cafard se « cafardise » pour toujours). Mais c'est sur le registre négatif, celui du dégoût et de la peur, qu'elles s'exercent avec le plus de puissance. Montrer un verre avec une mouche dedans, c'est faire appel, inconsciemment peut-être, à la fois aux deux lois de la pensée magique. Sur le registre négatif, bien sûr. Sauf pour les gens qui aiment les mouches, mais y en a-t-il beaucoup ?

Pourquoi donc ce verre de lait avec une mouche dedans dans la publicité d'une compagnie d'assurances ? C'était un dimanche, il faisait très chaud, j'ai laissé mon esprit gamberger avant de lire les quelques lignes en petits caractères en bas de la page de gauche. Cette compagnie me propose-t-elle un nouveau contrat qui irait jusqu'à me rembourser mon lait s'il lui arrivait d'être « mouchisé » ? Ce serait bien compliqué ! J'en doute ... Mais alors pourquoi la mouche et pourquoi le lait ?

Pourquoi la mouche ?

Les mouches sont-elles particulièrement friandes de lait ? Mon expérience me fait dire que, si je laisse quelques instants mon verre de lait sans surveillance, c'est plutôt mon chat qu'une mouche qui va s'y intéresser ... Oui, mais un chat, en principe, c'est plus sympathique qu'une mouche, surtout quand ce n'est pas *un chat en général* mais *mon chat*.

De ce point de vue, il est clair que, pour évoquer le risque ou le dégoût, la mouche est plus efficace que le chat ...

Pourquoi le lait ?

C'est un verre de jus de fruit et pas un verre de lait que Paul Rozin avait choisi pour faire ses expériences sur la pensée magique. Y aurait-il des préférences alimentaires

culturelles chez les mouches ? Je me repose la question : de quoi se nourrissent les mouches ? Il faudra que je m'en informe ...

Autre question : cette publicité s'adresse, on le suppose, à des adultes et les adultes français sont connus pour être des mangeurs de fromages mais assez peu des buveurs de lait ; pourquoi pas plutôt une mouche dans un grand vin ou un alcool hors d'âge par exemple, bref un breuvage d'un coût bien supérieur à celui du lait ? Que Paul Rozin ait évité les boissons coûteuses pour ses expériences à l'université, je comprends, mais pour une publicité, on aurait pu se le permettre ... La couleur d'un vin ou d'un alcool aurait-elle suffi à le faire reconnaître d'emblée comme « grand vin » ou « alcool hors d'âge » ? Sans doute non. Et certainement rien ne pouvait aussi bien symboliser la pureté, la propreté, le bon comportement alimentaire finalement, que la blancheur du lait. Des valeurs symboliques qui volent bien au dessus de la perte financière associée à la boisson « mouchisée » que vous allez jeter.

La mouche comme métaphore de l'homme ?

Je finis par lire les quelques lignes en petits caractères qui prônent une attitude lucide face aux risques pour les estimer, les assumer, les assurer. Très bien, mais cela me ramène à la première question : me propose-t-on de m'assurer contre une mouche baladeuse ? Sinon, pourquoi cette mouche ? A moins que cette publicité n'ait finalement rien à voir ni avec le lait ni avec l'alimentation ?

Bon sang, mais c'est bien sûr : la mouche n'est pas venue boire le lait, elle est tombée dedans. Ce n'est pas le lait qui est victime, c'est la mouche ! La mouche volait tranquillement, sans se soucier de son avenir, et la voilà qui fait une chute. En définitive, c'est cela, sans doute, le message de la compagnie d'assurances : nous sommes comme les mouches, elles volent et nous, nous courons après nos diverses occupations et, nous avons beau nous sentir libres et joyeux, il peut nous arriver des pépins. Mais, grâce à Dieu et grâce aux compagnies d'assurances, l'homme dispose d'un énorme privilège sur la mouche : non seulement il sait que le risque zéro n'existe pas (la mouche, après tout, le sait peut-être aussi ?), mais surtout il peut s'en protéger en souscrivant les contrats d'assurance les plus variés !

Mais existe-t-il un contrat d'assurance pour protéger le lait (ou tout autre aliment) des risques de démonstrations métaphoriques n'ayant rien à voir ni avec sa nature ni avec sa fonction ?

Car ce qu'on aimerait savoir au final, c'est ce qu'auront compris toutes les personnes exposées à cette publicité : pour elles, dans cette affaire, qui de l'homme, du lait ou de la mouche est la victime ? Quand on connaît les travaux de Paul Rozin sur la pensée magique, on peut craindre en effet que le lait en ressorte « sali » ...

Le Professeur Rozin, ses jus de fruit, ses mouches et ses étudiants

Dans une expérience menée auprès de ses étudiants, Paul Rozin leur demande de boire un verre – pas de lait, mais de jus de fruit – dans lequel on a plongé une mouche. Rejet total, bien entendu, que les étudiants expliquent par des raisons sanitaires : tous ou presque affirment que les mouches sont porteuses de maladies. Paul Rozin renouvelle l'expérience avec une mouche morte et stérilisée : le risque sanitaire a disparu, et pourtant l'aversion persiste. Là, les étudiants sont bien embarrassés pour fournir une explication rationnelle. Mais, stérilisée ou pas, c'est toujours une mouche et c'est toujours dégoûtant Paul Rozin passe ensuite à la troisième étape de son expérience avec un nouveau verre de jus de fruits avec une nouvelle mouche ; cette fois, c'est une mouche factice en plastique, propre et flambant neuve, mais la moitié des

étudiants refusent de boire le jus de fruit : même avec une mouche factice, le jus de fruit est « mouchisé » ! Même une tapette à mouche parfaitement neuve suffirait à le « mouchiser » : un tiers des étudiants reconnaissent qu'ils auraient du mal à boire leur jus de fruit préféré s'il avait été remué avec une telle tapette !

Je sais que ce n'est pas du poison mais c'est écrit « poison » ...

Une autre expérience de Paul Rozin

Pour illustrer cette fois la loi de similitude, Paul Rozin met ses étudiants face à deux bouteilles de verre vides et propres, les remplit en leur présence de sucre en provenance d'un paquet du commerce, et leur demande de coller eux mêmes sur chacune des bouteilles une étiquette au choix. Les deux étiquettes préparées d'avance portent pour l'une la mention « sucre » et pour l'autre la mention « cyanure de sodium, poison ». Paul Rozin verse à chacun de ses étudiants deux verres d'eau, chacun additionné d'une cuillerée du contenu de chaque bouteille et leur demande alors d'évaluer par une note son désir de boire pour chacun des deux verres. Les étudiants ont beau savoir qu'il n'y a pas de cyanure, la majorité donnent une note plus basse au verre contenant le sucre de la bouteille étiquetée « cyanure » ! Paul Rozin précise qu'il observe le même effet, quoique moins prononcé, lorsque les étiquettes indiquent « ceci n'est pas du sucre » et « ceci n'est pas du cyanure de sodium » ...

Pour Paul Rozin, « c'est une façon de penser similaire qui fait que beaucoup d'adultes américains cherchent à éviter dans la mesure du possible les aliments qui contiennent ne serait-ce que des traces de certaines substances perçues, souvent à tort, comme toxiques à des teneurs très faibles, tels le sucre, le gras, le sel, ou d'autres, par exemple le plomb, qui sont potentiellement toxiques (...). Là encore, nous avons à faire à une pensée de la contagion : si l'on croit qu'une substance est nocive à certaines doses, alors tout contact est nocif. »

La notion que « c'est la dose qui fait le poison » n'est pas évidente pour l'esprit humain qui a tendance à penser de façon binaire : « c'est bon ou c'est mauvais, c'est pur ou c'est impur, c'est permis ou c'est interdit ». Paul Rozin en donne une illustration extrême à travers deux « cuisines » particulièrement sensibles à la notion de contamination spirituelle et non pas sanitaire : la culture alimentaire cacharite et la culture alimentaire hindoue.

Cuisine cacharite, cuisine hindouiste : la peur d'une contamination qui n'est pas sanitaire

Dans le même texte, Paul Rozin examine deux « cuisines » sensibles à la pensée magique.

Dans la cuisine cacharite, il s'agit d'éviter la contamination des aliments permis par des aliments tabous (pour des raisons spirituelles et non pas sanitaires) ou des mélanges interdits d'aliments qui, séparés, ne sont pas tabous (exemple bien connu : la viande et le lait, autorisés séparément). La loi talmudique, qui est d'une très grande précision, prévoit le risque de contamination accidentelle et précise des taux de contamination acceptables : le contact d'une substance non cacharite avec un aliment cacharite ne rend pas cet aliment impropre à la consommation si la contamination s'est produite par hasard et si l'agent contaminant ne représente pas plus d'un soixantième du volume total. Elle prévoit aussi le cas de plusieurs contaminants, représentant chacun moins d'un soixantième du total, mais plus d'un soixantième en tout : dans ce cas, il est prescrit de ne tenir compte que du contaminant principal.

Paul Rozin constate que ces règles ne remplissent pas leur objet qui est de protéger les individus de leur peur de la contagion. D'après son enquête auprès d'un groupe de juifs cacher aux Etats-Unis, un grand nombre rejetteraient un aliment contaminé accidentellement par une substance taboue, même si la dose est inférieure à un soixantième. Certains sont même dégoûtés par des aliments qui sont effectivement cacher mais qui n'ont pas l'air de l'être, par exemple des lardons végétariens ou du *non dairy creamer* (substitut à la crème de lait) dans un plat de viande : ici, c'est l'effet de la loi de la similitude qui se fait sentir.

Dans la tradition hindouiste, où la notion de caste est très liée à la religion et à la notion de pureté, la pureté ou l'impureté de la nourriture n'est pas liée à la nature ou au mélange de tel ou tel aliment mais lui est conférée ou ôtée par les personnes qui la touchent dans certaines conditions. Ainsi, on peut acheter des aliments crus à des personnes de caste inférieure mais pas consommer des aliments cuisinés par elles car cuisiner, c'est avoir un contact intime avec les aliments. Cette distinction montre bien que le danger n'est pas sanitaire : si c'était le cas, le danger viendrait plutôt des aliments crus que des aliments cuisinés.

Dans *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité* (avec J.P. Corbeau, Privat/Ocha, 2002), Jean-Pierre Poulain consacre un chapitre aux « risques de la commensalité ». Pas seulement en Inde ... Mais on y apprend qu'il n'est pas possible non plus, pour les hindouistes pratiquants, de partager un repas entre personnes de castes différentes. De ce fait, dans les hôpitaux par exemple, l'alimentation des malades est assurée soit par les familles, soit par des cuisiniers issus des castes les plus élevées. Pour la même raison, il n'existe pratiquement pas d'équivalent à la restauration collective d'entreprise : à l'heure du déjeuner, une armada de livreurs à bicyclettes et mobylettes livrent dans les bureaux les repas préparés pour eux à la maison.

Et nous qui ne sommes ni étudiants de Paul Rozin, ni juifs ni hindouistes pratiquants, sommes-nous pour autant protégés de la pensée magique ?

C'est loin d'être évident !

Des historiens (Harvey Levenstein, Piero Camporesi), mais aussi un professeur de sociologie politique (Pavel Campeanu), un nutritionniste (Petr Skrabanek), nous racontent tout ce que nous avons été et sommes encore capables d'« avaler »... Un spécialiste des sciences cognitives (Massimo Piatelli-Palmarini) nous montre à quel point nous sommes sensibles aux illusions cognitives. Un psychologue social (Saadi Lahlou) fait parler notre Bible lexicale nationale, le Grand Robert, pour analyser ce qui se cache derrière les mots les plus courants de notre langage.

Quid de nos préoccupations les plus contemporaines ?

Sur les régimes alternatifs et la recherche du salut et de la spiritualité par l'alimentation, lisez le sociologue britannique Malcom Hamilton. Sur les troubles du comportements alimentaires, lisez la psycho-sociologue Carol Nemeroff qui analyse dans un autre texte les « tabous américains ». Si vous espérez gagner l'immortalité avec beaucoup de vitamines et pas de (« mauvais ») cholestérol l'immortalité, lisez le sociologue finlandais Pasi Falk et le Professeur Marian Apfelbaum, et ne manquez pas de lire le texte de Claude Fischler sur « Pensée magique et utopie dans la science ».

Si les magies contemporaines vous fatiguent, lisez aussi sur l'Inde l'historien des religions Charles Malamoud et l'anthropologue Igor de Garine sur le Cameroun. Et remontez aux sources de la pensée magique alimentaire avec le psychanalyste Roger Dadoun, qui nous montre tout ce qu'il y a derrière « une cuillère pour maman »...

Sachant que tout cela a commencé avec le mythe de « la mêtis » et Zeus lui même, comme nous le rappelle notre ami Matty Chiva !
Bonnes lectures ...

bibliographie

Fischler, Claude (sous la direction de)
Manger magique. Aliments sorcières, croyances comestibles.
Paris, Editions Autrement/Ocha, 1994

Fischler, Claude (sous la direction de)
Pensée magique et alimentation aujourd'hui
Les Cahiers de l'Ocha, N°5, 1996